



POUR LUI, C'EST « IMPENSABLE ». Passer à Paris sans visiter les puces, Hamish Bowles n'y songe même pas. Le quinquagénaire anglais, très proche collaborateur d'Anna Wintour au sein de l'édition américaine de *Vogue*, vient plusieurs fois par an en France, notamment pour les diverses fashion weeks. Cet habitué du Ritz trouve toujours un moment pour s'engouffrer dans un taxi direction le 110, rue des Rosiers, à Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis), au marché Paul-Bert - Serpette. Dans ce qui est le « plus grand marché d'antiquités au monde », il passe de stand en stand, remarque un tabouret ou un livre rare, lorgne une tenue haute couture qui viendrait enrichir sa collection, parmi les plus beaux ensembles de mode, et dont certaines tenues ont été prêtées pour l'exposition Chanel au Musée Galliera. D'habitude, malgré ses costumes de tartan et ses tenues multicolores, Hamish Bowles passe inaperçu parmi le flot de clients venus du monde entier qui se pressent chaque fin de semaine dans les travées. Mais, en ce maussade dimanche de fin septembre, de passage en France, attablé au Café La Crème, il est bien l'un des

seuls à parler anglais. C'est que Paris a été vidé de ses touristes par la crise sanitaire. Et donc les puces, cinquième site touristique de France, avec 5 millions de visiteurs par an, de nombre de ses acheteurs. En temps ordinaires, la moitié d'entre eux sont des étrangers, dont 60 % d'Américains. Aussi, la période est très morose. Quelques badauds parisiens se baladent, certains une chaise dans les bras, d'autres poursuivant leurs enfants à vélo. Quant à Ma Cocotte, le restaurant dessiné par Philippe Starck, qui attirait les foules midi et soir à l'entrée du marché, il est fermé depuis près d'un an. Car, en réalité, le début des difficultés, et de la désertion américaine, remonte à plus de dix ans. Dans la foulée de la crise des subprimes, puis des attentats de 2015, les touristes nord-américains sont moins venus. Les mouvements sociaux de l'hiver dernier, puis les mesures de restriction liées à l'épidémie ont achevé de fragiliser cet écosystème.

La venue de Hamish Bowles ravit certains marchands, qui rêvent de voir revenir les Anglo-Saxons. Ainsi de la décoratrice américaine, Kelly Wearstler, une habituée des lieux, qui vient plusieurs fois par an,

Chaque fin de semaine, c'est le rendez-vous des galeristes, des amateurs et des grands collectionneurs de meubles. Le marché Paul-Bert - Serpette, au cœur des puces de Saint-Ouen fait et défait les tendances de la décoration. Mais l'équilibre de cet écosystème, qui repose sur une riche clientèle étrangère, est brutalement remis en cause par la crise sanitaire. Précipitant une bataille des anciens et des modernes, gouaille de titi contre développement de l'e-commerce.

PAUL-BERT-SERPETTE, SHOW DE PUCES.

lieux, qui vient plusieurs fois par an, râtisse les allées, prend de tout pour ses clients californiens. Et se fait envoyer des conteneurs remplis de marchandises – 400 000 euros lors de son dernier voyage... Seule éclaircie pour le moment, à la fin du confinement, un acheteur également américain a fait atterrir son jet au Bourget, au mépris des précautions alors en cours, et a débarqué, stupéfiant les locaux. « *Au-dessus d'un certain prix, on ne travaille qu'avec les étrangers, marchands et décorateurs américains. Ils nous font vivre. Sans eux, ça ne vaut pas le coup d'être ici* », explique l'antiquaire Maxime Hardy. Un jugement confirmé par Frédéric Sire, chineur invétéré et fin observateur des puces : « *Je viens ici pour me balader, car les tarifs sont inabordables.* »

Ce dimanche matin de septembre, Hamish Bowles a disparu sur un stand quand on croise Amin Jaffer, ancien directeur international du département des arts asiatiques chez Christie's et conservateur de la collection Al-Thani, appartenant à un cousin de l'émir du Qatar. Ce londonien se réjouit des poignées de porte qu'il vient de dénicher : « *Je préfère largement Paul-Bert - Serpette à Portobello, son équivalent londonien, qui est*

devenu trop touristique. Situé en plein Londres, à quelques pas de Kensington Gardens, il draine surtout des curieux tandis que les puces parisiennes, elles, se méritent... »

De fait, Paul-Bert - Serpette constitue le centre névralgique des puces de Clignancourt. Le cœur d'un « oignon » dont les couches extérieures seraient les biffins de la porte de Clignancourt (qui revendent le fruit de leurs trouvailles dans les poubelles parisiennes), puis les marchés Vernaison (plus dans un esprit vide-greniers), Biron (spécialisé dans l'ancien, à la fois chic et kitsch), mais aussi Antica, Cambo, L'Entrepôt, Jules Vallès, Malassis, Dauphine... où un public assez jeune vient plutôt dénicher des vinyles, des livres et des meubles modernistes. Au milieu de cet écosystème, se trouve Paul-Bert - Serpette, soit 350 marchands installés dans un ancien garage avec une partie intérieure (Serpette), cernée par une ribambelle de stands extérieurs (Paul-Bert). Fondé en 1946 par Louis Poré, qui voulait concurrencer les marchés voisins, il est devenu, au fil des années, le plus chic. Ici, on trouve (suite page 68) ∞∞

Texte Marie GODFRAIN
Photos Benjamin SCHMUCK









□□□ (suite de la page 65) d'anciennes armes, des chaises Napoléon III, des statuettes égyptiennes ou des colliers de perle. Et chaque marchand a sa spécialité : on vient sur tel stand pour trouver de l'argenterie, sur tel autre pour des objets Lalique, sur celui qui a le mobilier moderniste le plus recherché... Et il est très rare de voir des marchands mélanger des époques radicalement différentes. D'autant que chaque catégorie de clients a ses préférences. Les marchands savent que les acheteurs venus des pays du Golfe adorent le bois doré, les pampilles et, plus généralement, le XVIII^e siècle français. Un goût que partagent les Américains. Les Chinois de moins de 40 ans, en plus des bagages vintage d'Hermès ou Louis Vuitton, raffolent du design italien des années 1970. Le marché forme un ensemble sans équivalent dans le monde de l'objet ancien, un lieu emblématique, qui voit tous les bouleversements, notamment économiques, s'y répercuter. « Nous sommes ici en plein cœur du mobilier des Arts décoratifs. Les vendeurs ont l'habitude de se lever à quatre heures du matin pour écumer des déballages dans toute la France et pour dénicher des pépites, défend Gilbert

Kann, curateur en mobilier des Arts décoratifs des XX^e et XXI^e siècles et client fidèle. Ici, on traverse toutes les périodes... Ces gens sont essentiels à l'équilibre de ce qu'est aujourd'hui le design. » Ni le marché de la place du Jeu-de-Balle, à Bruxelles, immortalisé par Hergé, ni Camden ou Portobello, à Londres, ne représentent un centre aussi influent. C'est ici qu'en temps normal se pressent décorateurs, acheteurs, grands collectionneurs... C'est le grenier du monde, là où les tendances démarrent, là où ont été redécouverts, il y a quelques années, des meubles des débuts de la carrière de Philippe Starck, quand il avait dessiné le célèbre café Costes, ou encore les canapés modulables des années 1970 de l'Italien Mario Bellini. Car nombreux sont les décorateurs à fréquenter les travées du marché, à venir y acheter des meubles et des objets qui meubleront les intérieurs de leurs clients. Par rapport à des pièces neuves, ces tables, assises ou rangements possèdent un supplément d'âme qui donne son caractère à un appartement. Et quand l'intérieur en question se retrouve dans un magazine ou partagé sur Instagram, l'aura de cette

pièce explose et se transforme en tendance. Et ce qui ne se vend pas ici est souvent, de fait, jugé ringard ailleurs.

« Paul-Bert-Serpette a toujours été un marqueur de mode, où par exemple les clients du salon Maison&Objet viennent s'inspirer en marge de l'événement, raconte Éric Allart, ancien vendeur devenu décorateur. On peut y trouver un fauteuil de Paul Evans à 60 000 euros, mais le XVIII^e y voisine aussi avec l'indus. Il y a ici une culture de l'objet qui reste unique. » Frédéric Sire explique s'y rendre « pour découvrir ce qui se fait et, surtout, pour apprendre ».

La plupart des galeristes parisiens spécialisés dans le mobilier sont issus de ce sérail. Ils viennent généralement s'y fournir le vendredi, la matinée étant plutôt réservée aux professionnels. « J'ai tout appris là-bas, il n'y a rien de mieux pour démarrer », avoue Alexandre Guillemain, qui, après neuf ans à Serpette, s'est installé rue de Seine, à deux pas de la place de l'Odéon (Paris 6^e), le Graal des antiquaires. Comme ce galeriste quadragénaire, ils sont nombreux à avoir fait leurs armes aux puces avant d'ouvrir au centre de Paris : François Laffanour, Yves Gastou et, chez les plus jeunes, Alexandre Goult ou Guilhem Faget, de la galerie Meubles et Lumières, qui ont affûté leur expertise pendant dix ans aux puces avant d'ouvrir Rive gauche. Tandis que d'autres conservent leur stand tout en ayant une adresse au cœur de Paris, à l'instar de Laurence Vauclair ou de Joëlle Juhen-Gilbert et Delphine Sterckx, de la galerie Déjà Vu. Paul-Bert-Serpette détonne aussi par son aspect pittoresque, ses ballons de rouge bus en fin de matinée, ses histoires de faux qui circulent, ses brouilles entre marchands, son côté gouailleux et parisien. « J'ai découvert ici un univers à part, avec ses codes », raconte Alcidia Vulbeau, du restaurant Bonne Aventure, situé face aux puces. « Lorsque j'ai ouvert mon établissement, les marchands ont lancé des pièces par terre pour me souhaiter bonne fortune, raconte-t-elle. Ils ont une mythologie et un langage propres. Les puces forment un décor de cinéma où se joue un spectacle, qui diffère chaque week-end, avec sa galerie de personnages. » « C'est comme un village avec ses jalousies, ses amitiés... et ses trésors », appuie le vendeur Frédéric Simonet. On murmure même que le criminel

Jacques Mesrine, qui logeait tout près d'ici, porte de Clignancourt, aurait acheté ses armes auprès d'un marchand censé vendre uniquement des modèles démilitarisés.

Si l'ambiance peut être tendue, c'est surtout le vendredi matin quand, avant l'ouverture au public, les marchands déballetent ce qu'ils ont acheté dans les brocantes et les salles de vente aux quatre coins de France et parfois plus loin en Europe... Ils se revendent leurs trouvailles « au cul du camion ». Chacun achète en fonction de son domaine d'expertise. Il arrive parfois qu'un pucier trouve une pièce pour un collègue. Il l'achète et la lui cède à quelques heures plus tard... Certains prétendent que c'est là que se font les meilleures marges. « Vers sept heures du matin, on se retrouve devant le marché Vallée, on va boire un café, à ce moment-là, on s'achète des pièces entre nous en négociant à peine les prix », révèle Nicole Maumy, 82 ans, une figure du marché. Certains vendent à bon prix, d'autres n'hésitent pas à arnaquer leurs congénères... Les ventes peuvent parfois mal se terminer et provoquer des brouilles définitives. Certains conservent des souvenirs mémorables de coups de poing échangés entre marchands en plein hiver, sur la glace. Du bout des lèvres, la directrice, Stéphanie Duplaix, confie avoir parfois l'impression de se transformer en principale de collège.

LES JEUNES MARCHANDS L'ONT COMPRIS : IL FAUT GARDER L'ADRESSE COMME UNE PRESTIGIEUSE VITRINE, POUR BRILLER SUR LE NET. ILS VENDENT DE PLUS EN PLUS À TRAVERS LES RÉSEAUX SOCIAUX, SUR DES SITES DE VENTE DÉDIÉS (SELENCY, 1STOIBS OU EBAY...). IRONIQUEMENT, DEUX ANS APRÈS LA FRONDE CONTRE LA NUMÉRISATION DU MARCHÉ, C'EST CELLE-CI QUI PERMET AUJOURD'HUI DE SURVIVRE.

LE marché est aussi un lieu de fronde contre ses propriétaires successifs. En 2005, le duc de Westminster, par l'intermédiaire de son groupe Grosvenor, acquiert Paul-Bert-Serpette. Il tente rapidement d'augmenter les loyers, mais les impayés se multiplient et, en 2014, Jean-Cyrille Boutmy (patron de Studyrama, spécialiste de l'orientation scolaire) rachète le marché. Mais, là encore, les relations avec certains vendeurs s'enveniment, notamment à l'automne 2018, quand il propose aux marchands de mettre leurs objets en vente en ligne par l'intermédiaire d'une maison de vente indépendante. Le monde du meuble ancien est, plus encore que d'autres secteurs, très rétif au commerce numérique. À l'époque,



une antiquaire s'insurgeait dans les colonnes du *Monde* : « Si nous passons notre temps à vendre aux enchères, pourquoi continuons-nous à payer des loyers de plus en plus exorbitants pour tenir des stands trois jours par semaine ? »

Au fond, si la crise actuelle pose d'innombrables questions, elle a le mérite de mettre en lumière des rivalités qui se jouent au sein de Paul-Bert-Serpette et qui dépassent des histoires de comptes non réglés. Depuis quelques années, c'est une guerre qui se joue entre les anciens et les modernes, ceux qui privilégient la vieille école et les autres, qui veulent réinventer le marché. Entre les deux camps, la différence est visible de tous les visiteurs. Nicole Maumy, qui joue à la belote avec trois autres vendeurs devant son stand où elle écoule différents objets en verre et cristal explique : « Mon espace est un fouillis, tandis que les jeunes, eux, préfèrent des espaces avec trois bricoles dedans. » Les anciens, avec leur profusion d'objets, peuvent vendre plus. Les jeunes préfèrent miser sur une sélection plus pointue et des stands dépouillés dans l'air du temps. Et se retrouvent obligés de faire une bonne vente pour s'en sortir... Et en ces temps de désertion des étrangers, la directrice des lieux, Stéphanie Duplaix, glisse un conseil : « Ils ont devoir essayer de pratiquer des prix moins élevés, faire évoluer leur offre vers le milieu de gamme pour toucher une clientèle parisienne. Cela peut se faire avec la céramique, par exemple. Ils ont besoin de flux... »

Paul-Bert-Serpette a beau être connu de tous, il faut être compétitif. « L'époque où les antiquaires préféraient continuer leur partie de cartes plutôt que de s'occuper des clients est révolue, explique le curateur Gilbert Kann. L'ambiance s'est améliorée. On trouve désormais plein de jeunes qui ont fait des études ou d'autres boulots avant. Ils ont une approche commerciale et communicationnelle très agréable et ont fait au préalable un véritable travail de documentation sur les pièces qu'ils vendent. » Force est de constater que, malgré les difficultés économiques, de nouveaux marchands – et notamment de nombreuses femmes, longtemps absentes – continuent de s'installer ici. Parmi eux, Édouard Cechman. Petit-fils et fils de pucier, cet étudiant en master de maths a ouvert, mi-août, son

stand, où il propose du Lalique, des arts de la table Hermès et du mobilier Knoll. Malgré le contexte, il ne regrette pas son choix. « Après m'être posé au marché Biron, j'ai voulu m'installer ici, car je profite d'une clientèle plus chic, raconte le jeune homme. Mais, en parallèle, je travaille beaucoup sur Internet, via le site de Serpette, mais aussi d'autres plateformes... Cela marchait si fort durant le confinement que je me suis demandé si cela valait la peine d'ouvrir mon stand. Heureusement, j'ai pu négocier mon loyer. »

Malgré les conditions parfois spartiates et un environnement populaire, les loyers et les charges demeurent élevés. « Les prix pratiqués sont les mêmes que sur les belles avenues parisiennes », soufflent certains marchands. Alors, pour éviter les rideaux baissés, Jean-Cyrille Boutmy a offert quatre mois de loyer en 2020, voire plus pour certains qui ont accumulé des dettes. Résultat : pour le moment, aucun n'a fermé ses portes... Et même les plus récemment installés, à l'image d'Édouard Cechman, n'envisagent pas de quitter les puces. « Si je ne compte que sur les ventes sur place, je ne paye pas mon loyer, mais cela nous appuie, nous légitime », justifie Maxime Hardy.

Les jeunes marchands l'ont compris : il faut garder l'adresse comme une prestigieuse vitrine, pour briller sur le Net. Ils vendent de plus en plus à travers les réseaux sociaux, sur des sites de vente dédiés (Selency, 1stdibs ou eBay...). Ironiquement, deux ans après la fronde contre la numérisation du marché, c'est elle qui permet aujourd'hui de survivre. Amaury Chaumet, PDG du groupe ESI, qui transporte de nombreuses marchandises dans le monde entier, constate une « explosion des achats en ligne ». Pendant le confinement, la direction a d'ailleurs multiplié les formations aux réseaux sociaux. « Moi qui ai longtemps été réfractaire à tout ça, aujourd'hui, je trouve ça génial de pouvoir transmettre ma passion et mes trouvailles sur mon compte Instagram », confesse Laurence Vauclair.

En réalité, le métier doit se réinventer, jurent les plus jeunes. Au stand Maisonjaune, dont l'étage jouit d'une vue imprenable sur le marché, Gauthier, vendeur, est catégorique : « Il faut sortir du stand, faire des salons, des collaborations avec des marchands d'art contemporain.



Sur le stand de la galerie Phéromones (marché Paul-Bert).

Par exemple, nous prêtons du mobilier pour des boutiques ou nos chauffeuses pour un shooting du couturier Jacquemus. Nous décorons des restaurants mais, surtout, nous vendons désormais du mobilier neuf. » Ils sont de plus en plus nombreux à se lancer dans l'édition de nouvelles pièces qu'ils vendent aux côtés de leurs antiquités. C'est le cas de Laurence Vauclair, qui vient de lancer Arthemon Creation, des appliques, des miroirs, des suspensions en rotin neufs, mais dans le style de l'ancien devenu hors de prix. « Certains jeunes vendent du neuf mais ne le disent pas toujours aux clients, regrette Alexandre Guillemain, pointant une démarche qui est légalement dans une zone grise. Pour moi, la beauté de ce métier, c'est de dénicher l'objet rare, pas de vendre à tout prix. »

Mais, si le marché Paul-Bert-Serpette est agité de soubresauts, ça se bouscule aussi à ses alentours. Les projets immobiliers se multiplient autour des puces. L'ancien site de l'usine des piles boutique Habitat vintage et

quelques stands de puciers, un espace historique, a été détruit pour devenir un ensemble immobilier : le Village des Rosiers est un programme de 500 logements, qui sera bientôt inauguré, avec des prix poussant jusqu'à 10 000 euros le mètre carré. Des tours d'habitation encercleront-elles les villages que sont les marchés des puces ? À Paul-Bert-Serpette, Jean-Cyrille Boutmy se veut rassurant. « Je suis propriétaire du foncier. Et je tiens à le préserver. J'ai même acquis un terrain mitoyen pour y stocker les réserves. En parallèle, je souhaite continuer à rénover l'écrin, comme je le fais depuis mon rachat. En prime, toutes les puces sont classées zone de protection de patrimoine architectural, urbain et paysager depuis 2001. » Mais, si d'autres marchés sont vendus, si le paysage des environs change complètement, l'écosystème dans son ensemble pourrait ne plus avoir la même aura. Si l'« oignon » se flétrit, son cœur, qu'est Paul-Bert-Serpette, pourrait perdre de sa superbe. Pourvu que Hamish Bowles ne renonce pas à ses escapades du côté de Saint-Ouen. (M)